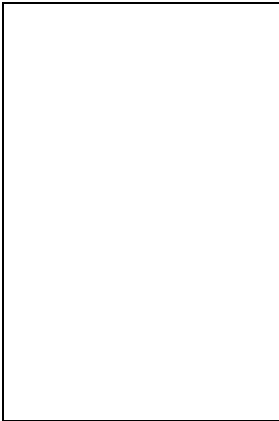


La valeur immatérielle de l'entreprise devient son atout principal

Selon le professeur Marc Luyckx Ghisi, nous sommes entrés dans la Société de la connaissance. Il s'agit d'une société transmoderne, post-patriarcale, post-capitaliste, post-occidentale, porteuse de nouvelles valeurs. Il explique ces nouveaux paradigmes dans son essai : « La société de la connaissance : une nouvelle vision de l'économie et du politique ». Rencontre avec ce philosophe qui tente de mettre des mots sur des changements perceptibles, encore abstraits, qui touchent le business.



Qu'est-ce qui caractérise la Société de la connaissance ?

Lorsque nous sommes passés de l'agriculture à l'industrie, l'outil de production a changé. Au lieu de travailler dans les champs, l'homme a commencé à travailler à l'usine. En entrant dans la Société de la connaissance, l'homme ne travaille plus à l'usine, il travaille n'importe où. L'outil de production n'est plus la machine mais le cerveau humain. L'homme applique de la connaissance à de la connaissance pour créer de la nouvelle connaissance.

Nous avons déjà un pied dans la Société de la Connaissance : 45 % de l'économie de l'Union européenne est immatérielle, basée sur des services. A la bourse de New York, 60 % des cotations se basent sur de l'immatériel.

C'est donc la fin de la société industrielle ?

L'effondrement de la société industrielle est déjà en train de se passer. La seule chose que nous pouvons faire, c'est éviter que l'effondrement ne soit une catastrophe sociale et écologique. Il y a une très forte tendance de croire que le libre marché va tout résoudre. Or, le libre marché ne peut pas tout résoudre et certainement pas dans la Société de la connaissance. Les industries continueront de produire des objets mais avec moins de main-d'œuvre. Elles s'automatisent complètement ou externalisent davantage vers l'Asie. Demain, 70 à 80 % de la population travaillera dans des services immatériels. La valeur immatérielle de l'entreprise devient son atout principal. C'est ce qu'on appelle l'intangible asset, l'acquis immatériel.

Pouvez-vous nous donner des exemples d'acquis immatériel pour ces entreprises de services ?

La manière de traiter son personnel. Dans la société de la connaissance, on soigne le capital humain puisque c'est l'outil de production principal.

L'acquis immatériel qui devient le plus important : la soutenabilité. L'enjeu est en effet d'être parmi ceux qui cherchent une solution aux problèmes de la soutenabilité et de la survie de l'Humanité.

Comment doit se positionner l'entreprise ?

Nous sommes dans une crise de civilisation importante. Tout le monde se demande si nous allons arriver à changer notre manière de consommer, de nous déplacer, etc. pour arriver à un monde soutenable.

Les gens se demandent d'une entreprise si elle est « part of the problem ou part of the solution ? » Si l'entreprise est part of the solution, les employés sont satisfaits, la cotation en bourse se porte bien et la relation avec les fournisseurs/clients sera positive. Si l'entreprise est part of the problem, les affaires vont ralentir, puisque cette entreprise ne fait pas partie du réseau des gens qui cherchent des solutions honnêtement et intelligemment. Ses acquis immatériels seront de plus en plus négatifs et les résultats seront de moins en moins bons.

Dans votre livre, préfacé par un eurodéputé, Vittorio Prodi, vous portez l'Union européenne aux nues. Quel rôle si important joue l'Union européenne dans la Société de la Connaissance ?

L'Union européenne a une vision. Elle a créé une zone de non-violence absolue entre Etats. Pour y arriver, un des moyens utilisés a été de créer une zone de libre commerce, le Marché Commun. C'est une réussite totale. Mais le danger est qu'on finit par prendre le moyen (le commerce) pour la fin (la non-violence entre Etats).

Par ailleurs, la réflexion sur la Société de la connaissance a commencé à la Commission européenne en 1993 (Livre Blanc). C'est d'ailleurs la Commission qui a inventé le terme de société de la connaissance. Les Américains parlent de ITC (Information Communication Technology). Selon la Stratégie de Lisbonne, programme industriel principal de l'UE pour 2000-2010, nous devons être les plus compétitifs du monde dans la Société de la connaissance. Officiellement, nous sommes en plein dedans. Concrètement, le paradigme de la société moderne industrielle dicte encore ses règles.

Y a-t-il des pionniers qui ont déjà amorcé leur tournant vers la Société de la connaissance ?

Dans le business, les pionniers sont des sociétés telles que IBM, Cisco, Google, etc. qui pratiquent la knowledge economy, et prônent donc la créativité, et le fonctionnement en réseau. IBM a compris qu'elle ne fera plus de profit grâce à ses brevets mais via le partage de connaissance, d'où son option pour l'« Open Source approach ». Dans les écoles de commerce, il n'y pas encore beaucoup de cours sur le sujet. A l'INSEAD, un ou deux, tout au plus. Les universités sont encore à 90 % dans l'approche industrielle/moderne.

Les femmes sont également les pionnières. Ce sont elles qui mènent le changement. Elles perçoivent nettement mieux que les hommes les enjeux de vie et de survie collective auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui.

Les Etats suivent-ils ?

Les Etats sont lents à comprendre car ils sont trop dans la vision industrielle d'aujourd'hui et d'hier. Seule la Finlande sort du lot. Les Finnois ont été forcés de se repenser totalement en 1989. En effet, cette année-là, ils ont perdu leur client principal, l'URSS, et par la même occasion 40 % de leur PNB. Pour remédier à la situation, ils ont pris deux décisions : entrer dans l'Union et dans la Société de la connaissance. Nokia est typiquement une société qui s'est tournée vers la connaissance.

Vous décrivez dans votre livre la fin de la société moderne industrielle et le passage vers une société transmoderne, post-capitaliste, post-occidentale. Comment votre livre est-il perçu par les économistes ?

Lorsqu'on présente la Société de la connaissance comme une société post-capitaliste, une partie des économistes perdent les pédales. Ils ne conçoivent pas que nous puissions être dans un changement si profond. Des questions difficiles surgissent : « Comment mesurer les intangible assets ? ». Pourtant, il n'y a pas lieu de paniquer, c'est potentiellement une société plus humaine. Les économistes sont comme les historiens, ils écriront a posteriori. En attendant, ils considèrent mon livre comme de la littérature, de la sociologie, de l'éthique, de la pseudo économie. Leur attitude est plutôt une fin de non-recevoir.

Vous parlez également du ré-enchantement du monde. Qu'est-ce que ça signifie ?

En prônant uniquement des valeurs rationnelles et matérielles, la modernité a désenchanté le monde. Pourtant, chez un grand nombre de personnes, des valeurs de base sont en train de ressurgir en silence. Selon les statistiques, 20% des européens, soit 100 millions de personnes, commencent à

se soucier de l'environnement, souhaitent travailler sans devenir esclave, s'épanouir, etc. Dans ce groupe 66% sont des femmes. Une dimension spirituelle perdue se réveille. C'est ce que j'appelle le ré-enchantement. La Société de la connaissance n'est plus une société matérialiste. Ce n'est pas pour autant une société spirituelle mais l'équation de base n'est plus la même. C'est un autre niveau de conversation, un niveau non matériel.

Si vous deviez donner quelques conseils aux chefs d'entreprise qui veulent se préparer à entrer dans la société de la connaissance, quels seraient-ils ?

- 1) conserver la logique industrielle, elle est nécessaire pour comprendre l'évolution
- 2) s'informer et comprendre comment fonctionne la nouvelle économie de la connaissance
- 3) travailler sur soi-même pour accepter que nous sommes dans un changement comparable, voire dix fois plus puissant, que celui de la Renaissance
- 4) s'entourer de femmes intelligentes qui ont compris le changement et qui appliquent le nouveau management centré sur l'humanisme

Résumé du livre : « La société de la connaissance : vers une nouvelle vision de l'économie et du politique. »

Le livre démarre sur le ton de la fiction. Comme dans un manuel d'histoire, le lecteur apprend ce qui s'est passé dans le monde entre 2010 et 2050. Ensuite, Marc Luyckx Ghisi démontre que la société dans laquelle nous vivons se meurt : notre espèce est menacée, le patriarcat, la modernité, la société industrielle et les structures pyramidales sont en train de mourir pour la simple raison qu'elles ne nous aident plus à atteindre un avenir soutenable. Dans la deuxième partie, l'auteur s'étend sur l'économie de la connaissance. Il nous présente une société plus humaine, plus responsable et plus créative. Cependant, les Hommes pourraient foncer droit dans le mur. C'est ce qu'il appelle le scénario négatif. Optimiste, Marc Luyckx Ghisi démontre pour terminer que les valeurs de la Société de la connaissance sont déjà présentes même si elles sont dispersées.

CV express

1942 : naissance à Louvain

1960 : candidature ingénieur civil, Université de Louvain

1961 : candidature en philosophie, Université de Louvain

1967 : licence en théologie, Université de Louvain.

1967-1979 : Prêtre catholique

1972 : doctorat en théologie russe et grecque, Pontificio Istituto Orientale, Rome

1990-1999 : membre de la « Cellule de Prospective » de la Commission européenne au service des présidents Jacques Delors et Jacques Santer.

Fonctions actuelles :

- Vice-Président de la "COTRUGLI Business School" à Zagreb et à Belgrade
- Membre de l'"Auroville International Advisory Council" en Inde du Sud (Pondichéry)
- Professeur à Rouen ESC (Ecole supérieure de Commerce)

2007 : auteur de « La société de la connaissance : une nouvelle vision de l'économie et de la politique » Editions romaines, Luxembourg, 2007.

- Caroline Dubois